

*Une île,
voici qu'une île est en partance
et qui sommeillait en nos yeux
depuis les portes de l'enfance ».*

Jacques Brel

DECEMBRE

Depuis cinq jours, le Marion-Dufresne, navire de relève des terres australes et antarctiques françaises, fend de son étrave rouge et noire la houle hypnotisante de l'océan indien. Cinq longues journées rythmées par les lentes oscillations du bateau où je recherche sans cesse dans ma tête les véritables raisons pour lesquelles j'ai quitté pour un an, ma famille, mon travail et ma vie tranquille. Pourquoi partir loin, être là-bas plutôt que chez soi, pourquoi cette inclination à vouloir regarder derrière l'horizon ? Pourquoi souhaiter autre chose ? D'abord, j'ai un goût profond pour les derniers espaces sauvages de notre planète, paradis pratiquement vierges de toute empreinte humaine, nature intacte baignée de lumière et d'air pur que les hommes n'ont pas encore saccagée. Ensuite, je ressens souvent comme une nostalgie de l'enfance, souvenirs flous d'une mémoire fragmentée, désir d'île déserte, mélange d'inconnu et d'innocence. Méditation et contemplation sont également chez moi en perpétuel conflit avec un besoin profond d'activité physique. J'espère pouvoir découvrir là-bas de quoi nourrir et satisfaire mes contradictions. Liberté, solitude et poésie se trouvent certainement au détour des falaises battues par les flots puissants ou dans les montagnes glacées qui s'élancent vers le ciel.

Les îles Kerguelen, situées dans l'océan indien austral à mille cinq cents kilomètres au nord de l'Antarctique, sont

au bout du voyage. Cet archipel, aux côtes extrêmement découpées et creusées de fjords profonds, est entouré d'une centaine d'îlots. Tout est désert sur ce territoire de pierres et de tempêtes, les paysages émergent tout juste de l'aube géologique. Kerguelen ! Ile de légende, île de rêves, île de vents et de nuages. Mariage onirique de la mer et de la montagne.

Tout commence à l'aéroport d'Orly. Etranger à la foule qui m'entoure, je pense à celles que j'ai laissées dans les brumes lorraines. Ma femme, compagne des jours heureux et notre fille qui ne comprend pas pourquoi son papa s'envole au bout du monde à la poursuite de ses rêves chimériques de petit garçon. L'image de ma famille agitant la main derrière un coin de rideau pour un dernier au revoir ne me quitte pas. Geste banal, certainement reproduit à l'identique des milliers de fois à travers le monde au même moment, mais qui prend une signification particulière pour moi. A quoi pensais tu à ce moment là ? Nous venons de nous quitter pour un an et je sais que le plus difficile sera pour toi qui devras tout assumer à la maison. Envoyer des photos et des textes pour te donner la meilleure idée de ce que je vais vivre devient maintenant un impératif, pour minimiser l'immensité de l'espace qui va nous séparer. Tu essaieras de les déchiffrer au mieux même si ton esprit quelque part, refusera toujours cet exil volontaire. Tu me détesteras dans tes jours de cafard comme tu détestes aussi ces matins glacials où je disparaiss dans les lourdes brumes qui habillent la montagne pour l'éphémère ascension d'une pente enneigée, quand la mort blanche tapie sous les cristaux gelés me poursuit sournoisement et tente de m'entraîner dans les abîmes qui peuplent l'intérieur des glaciers. Eternel dilemme tendant à l'égoïsme de ceux qui partent !

L'avion nous amène sur l'île de la Réunion. Une panne providentielle sur le moteur principal du Marion Dufresne, nous permet d'y séjourner une semaine. Saint Denis, la capitale, nous accueille avec sa chaleur solaire et humaine, ses palmiers qui se balancent doucement dans l'air surchauffé. Nous parcourons ses rues rectilignes bordées de jardins foisonnants où se cachent les vastes demeures créoles et les cases colorées. Nous déambulons longuement dans le jardin botanique, conservatoire d'espèces végétales exubérantes. Dans la quiétude du soir tombant, tout est joie de vivre, les parfums se télescopent. Le soleil, fatigué, dépose sur la ville une fine couche d'or puis s'éteint doucement. Les épices poivent le dîner. L'air sent la vanille et le bonheur. Mes yeux fous et rêveurs contemplant les étoiles. Saint Denis est fille de l'océan. Toutes ses rues descendent en pente douce vers la mer où la lune étend de grandes flaques d'argent. Plus loin, j'entends les musiques de la nuit. Nuit africaine. Emotions de la nuit, émotions du jour. Le bonheur est là dans les cascades qui dévalent les pentes vertes, parmi les immortelles, les pensées et les fougères arborescentes. Nous nous baignons dans l'eau tiède des bassins de Takamaka, cocon végétal transpercé de soleil où des cathédrales d'ombre et de lumière dansent sur les parois. Dans l'aube bleutée, je fais seul l'ascension du Piton des Neiges, la tête en plein ciel à plus de trois mille mètres d'altitude. Les nuages lourds portés par les alizés submergent les sommets tous les après-midi. Les montagnes sont alors noyées de brumes évanescentes jusqu'au soir. Les cirques de Cilaos, Salazie et Mafate sont des sanctuaires célestes perdus au milieu des rocs et des forêts : les dieux sont venus se reposer là, c'est sûr. Les fruits et les fleurs odorantes accompagnent toutes nos promenades. Les distilleries de géraniums perdues sur les hauts plateaux hantent longtemps nos esprits curieux. Un peu plus tard nous sommes au volcan. Plaine lunaire, pierres brûlantes, chaleur atroce, coulées de lave

figées qui entourent une chapelle en l'épargnant. Noces du feu de la terre et de l'océan bouillonnant. Point de rencontre de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, la Réunion porte bien son nom.

Le véritable départ pour les Kerguelen se nomme Le Port. Comme s'il ne devait y en avoir qu'un. Invitation absolue au voyage et à la découverte. Un port a un point commun avec un village de haute montagne. C'est la porte ouverte vers des lieux inconnus, glaciers torturés ou vagues ondulantes. Marins et alpinistes partagent le même goût des horizons qui se dérobent et disparaissent pour renaître toujours différents. Paysages à découvrir ou voyages de la mémoire. La passerelle franchie c'est le point de non-retour pour une longue année à venir. La côte et ses plages languissantes s'éloignent insensiblement et l'immensité mouvante de l'océan nous engloutit peu à peu. Les sables chauds et les bois de pins s'évanouissent dans la brume de chaleur. Les senteurs vanillées s'estompent. Lorsque la terre n'est plus qu'un trait lointain qui bientôt disparaît, une nostalgie diffuse m'envahit. C'est la mélancolie des choses qui s'en vont, la tristesse de l'été finissant. A l'arrière du bateau, entre ciel et mer, je me sens détaché, mon esprit vole sur les ailes des oiseaux qui ont pris notre sillage et qui vont nous escorter jusqu'à l'île de Crozet, première étape de notre périple vers les cinquantièmes hurlants.

Soleil et ciel bleu sont nos compagnons, les vagues se creusent légèrement au cours de notre progression vers le sud et ses tempêtes légendaires. Je reste souvent sur le pont supérieur, le regard perdu sur l'horizon, attendant quelque improbable apparition. A mi parcours, le temps fraîchit et les hublots sont fermés en prévision de l'inévitable mauvais temps que nous ne tarderons pas à rencontrer. Nous restons plus souvent à l'intérieur du ba-

teau. C'est alors le moment des discussions animées autour d'un café après le repas du soir et des jeux de cartes où les futurs hivernants font connaissance. C'est aussi l'heure des premières réunions où chacun se présente et où sont mises en place les grandes lignes de l'hivernage. Nous nous dévisageons avec inquiétude et curiosité. Il semble que déjà quelques amitiés se mettent en place au gré des conversations où se dévoilent parfois certaines passions communes.

Cinq jours de navigation s'écoulaient paresseusement au rythme infiniment renouvelé de l'océan. Sentinelle de l'aube et du crépuscule, je ne rate jamais les levers et les couchers du soleil, ces moments privilégiés lorsque tour à tour les ombres de la nuit ou les rayons lumineux investissent notre sphère temporelle. Ces instants de lumières exquis suspendus aux lèvres du temps sont des miracles visuels à chaque fois réinventés. Mon esprit aborde alors aux rivages mélancoliques constitués par la trame des nuages doucement éclairée par le soleil rougissant, m'illuminant d'un éternel couchant.

Les journées ponctuées de repas pris à heures fixes alternent avec les nuits sous les étoiles ou sous la lumière blafarde du néon de ma couchette, à lire des poésies. Le balancement régulier du Marion-Dufresne me fait entrer dans un monde limité par une ligne où se perdent le ciel et la mer. Le mouvement hypnotique du navire et l'ennui ressenti à son bord engendrent une langueur bien agréable, une paresse physique mêlée à un vagabondage intellectuel. Nous n'avons aucun souci à bord. Juste se laisser bercer par les vagues. N'avoir aucune tâche précise à accomplir est un plaisir immense. On l'aimerait sans fin !

Le matin du sixième jour, le Marion Dufresne est au mouillage devant la base Alfred Faure. Voilà Crozet, pre-

mier arrêt sur le chemin tumultueux des mers australes. C'est le choc, visuel tout d'abord. Une multitude de manchots nagent fiévreusement autour du bateau. On aperçoit au loin un moutonnement au point de débarquement, c'est la manchotière. De hautes falaises noires, couronnées d'herbes vertes, tombent dans la mer. L'eau est claire et on la devine froide. Les vagues s'abattent avec fracas sur les rocs enlacés par des algues d'une longueur inhabituelle. Ce sont des macrocystes ou laminaires dont le thalle peut atteindre deux cents mètres. De volumineux nuages gris roulent dans le ciel. Une pluie fine étend son voile sur le paysage et sur les hommes. A neuf heures nous embarquons dans les vedettes, les premiers pour la relève des personnels en place, les autres pour la promenade sur l'île. La houle est forte, les vagues s'écrasent le long de la coque. Nous accrochant à une échelle de corde, il nous faut viser juste pour sauter sur le pont des embarcations qui font des bonds de plusieurs mètres au gré de l'élément liquide. L'arrivée sur des rochers glissants n'est pas évidente non plus, le contact tant attendu avec les terres australes est déjà un combat. Vient alors notre première rencontre, vivante et colorée, qui restera à jamais gravée dans nos mémoires. Plusieurs dizaines de milliers de manchots sont serrés sur la plage de sable gris en un rassemblement bruyant et odorant. Des manchots royaux d'abord, reconnaissables à leurs deux taches jaunes d'or au niveau du cou. Les petits, avec leurs longs poils marrons sont regroupés en crèche sous la surveillance de plusieurs adultes. Un peu à l'écart il y a les manchots papous tels des peluches vivantes noires et blanches. Dans les bras multiples d'une rivière se baignent les éléphants de mer, emblématiques de ces latitudes. Au large, nous voyons des ailerons émerger régulièrement des eaux glacées. Ce sont deux orques qui tournent lentement, dans l'attente de croquer un jeune éléphant de mer ou à défaut un manchot. Dure loi de la nature sauvage ! Les grands albatros sont là

aussi, oiseaux magnifiques chantés par Baudelaire. Avec leurs trois mètres d'envergure, ils planent majestueusement presque sans battre des ailes, se laissant porter par les vents et les courants. Tout est bruisant de vie animale, chaque pas est pour nous un étonnement par la diversité et la facilité des rencontres. Il suffit de s'asseoir et de regarder.

Pendant nos premières découvertes, les hommes du Marion s'activent pour amener à terre matériels, ravitaillement et le pétrole pour la centrale électrique. Les vedettes du bateau tirent des plates formes flottantes sur lesquelles sont entassées les containers. Sur cette mer formée, marins et grutiers rivalisent d'adresse dans ce délicat exercice d'équilibre. Il n'est pas rare qu'un container malmené par la houle, casse ses chaînes. Dans l'île d'Amsterdam, des ordinateurs et des effets personnels séjourneront ainsi dans l'eau salée. Il reste toujours une part d'incertitude au moment du débarquement. Certaines fois, le bateau repart sans avoir rien délivré, même pas le courrier postal pourtant considéré comme indispensable pour le moral des hivernants.

Le soleil émerge des nuages en milieu de journée. Nous visitons la base et ses alentours. Nous nous séchons pendant le déjeuner, assis sur un banc face à l'océan agité de courtes vagues moutonnantes. Loin de la plage de sable gris et de son agitation, tout est silence et solitude. En fin d'après-midi nous retournons au bateau, la tête chavirée d'émotions. Nous ne serons plus jamais les mêmes désormais. Les terres australes ont frappé à notre mémoire.

Le lendemain, après la dernière rotation de l'hélicoptère du bord, nous reprenons la route vers Kerguelen en admirant au passage l'île de l'Est, débarrassée de sa couronne nuageuse. Nous passons au large d'un chapelet d'aiguilles

rocheuses plantées dans la mer. Le voyage continue, nettement plus agité maintenant. Nous faisons route à travers les quarantièmes rugissants. Avec application, le bateau plonge au creux de vagues qui déferlent sur le pont avant. Le roulis s'est très nettement accentué. Dans la salle à manger tous les couverts sont solidement maintenus. Les déplacements dans les coursives et dans les escaliers sont chaloupés. La mer est devenue grise, menaçante, parcourue de crêtes écumantes. Des averses de pluie battante enveloppent de temps à autre le navire ; l'horizon déjà bien sombre s'obscurcit alors un peu plus. Le sifflement du vent se mêle au grondement des moteurs, il ne fait pas bon rester dehors. Certains passagers sont rivés à leurs couchettes pour lutter contre un mal de mer tenace. Le dernier soir, juste après le dîner, la côte ouest des Kerguelen nous apparaît au travers d'une déchirure dans la brume épaisse qui nous accompagne depuis le matin. Tous les sommets sont noyés dans les nuages. Une montagne abrupte aux flancs couverts d'une neige sale vient mourir directement sur une plage de sable noir où s'écrasent des rouleaux phosphorescents. Il fait froid et pourtant nous sommes en été. La nuit efface rapidement cette vision peu engageante, nous laissant imaginer ce que peut être l'hiver dans ces parages.

Un samedi matin à quatre heures trente, le Marion-Dufresne jette l'ancre dans le golfe du Morbihan, petite mer intérieure encerclée de montagnes et encombrée de rochers et d'îlots, sanctuaires d'oiseaux. Juste devant nous, Port aux Français, le seul point des îles habité en permanence. Nous grelottons sur la coursive extérieure. Je noie mes yeux dans le paysage qui sera mon horizon durant une année. Le littoral de couleur marron est griffé d'un immense champ d'antennes. Au loin on distingue quelques baraquements métalliques disposés un peu au hasard, sans aucune unité. Au fond, un arrière plan de montagnes incer-

taines est noyé dans les nuages et la brume. Un glacier sale semble suspendu entre ciel et terre. Tout est gris, désespérément triste. Celui qui sera notre compagnon plus de trois cents jours dans l'année nous souhaite aussi la bienvenue à sa manière : le vent est là qui nous souffle ses rafales glacées dans les oreilles comme pour nous dire : « Va-t'en étranger, cette terre est mienne et tu n'y as pas ta place ». Kerguelen, l'île de la désolation et du vent.

Deux chalands blancs et un chalutier océanographique remplis d'hivernants tournent autour du Marion. A grands renforts de fumigènes, fusées de détresse, cris de bienvenue et coups de sirène ils nous saluent bruyamment. Apparemment ils semblent contents de nous voir et je comprends que nous représentons pour eux la fin de leur année ici, un moment attendu avec impatience : la relève. Tout cela est nouveau et nous déconcerte un peu. Nous sautons dans les chalands venus à notre rencontre et nous débutons ainsi notre hivernage à quatorze mille kilomètres de la France. Quarante hivers ont passé depuis les premières constructions de Port aux Français. La mission d'alors a certainement vécu des moments forts différents de ce que nous allons connaître. Ils étaient de vrais pionniers, des découvreurs modernes. Pour notre part, nous nous contenterons de gérer au mieux les tâches quotidiennes et si possible d'améliorer cette base de Port aux Français qui porte un si joli nom.

L'accueil est fiévreux sur le port. Les gars qui nous offrent punch et gâteaux secs ont tous des cheveux et des barbes qui n'ont pas vu le coiffeur depuis un an. Il est cinq heures quinze ; Port aux Français connaît une intense animation. Après beaucoup de cris et d'agitation, chacun se dirige vers ses quartiers, guidé par un ancien. Au même moment commence le déchargement du matériel, de la nourriture, du combustible et de nos bagages. La noria des

chalands va amener peu à peu tout ce qui nous sera nécessaire pour douze mois, dans le cas où une mauvaise météo, voire une panne, empêcherait le Marion d'effectuer normalement ses rotations.

Mais quelle est la raison de ma venue aux Kerguelen ? Vacances ? Exploration personnelle ? Non, car il n'y a pas de tourisme dans ces régions, à moins d'y aller avec son propre bateau, ce qui représente un long voyage dans des mers agitées. Rares sont ceux qui tentent l'expérience. J'ai été recruté par l'administration des Terres Australes et Antarctiques Françaises (TAAF). Je suis radiotélégraphiste et je vais m'occuper, avec trois autres collègues, des transmissions du district de Kerguelen. Nous verrons plus tard les multiples facettes de ce travail passionnant et essentiel car en ces lieux reculés, la radio prend une grande importance. Il faut dire aussi qu'à Port aux Français, nous apprendrons vite que chaque personne est indispensable au bon fonctionnement de l'ensemble et de ce fait une grande solidarité ne tardera pas à s'installer entre nous. Bien sûr, chacun s'attend à vivre quelques moments difficiles inévitables, lorsque quatre vingt personnes vont vivre un an ensembles, sans s'être choisies auparavant. Chaque homme a été soigneusement sélectionné pour ses aptitudes professionnelles, ainsi que par des tests psychotechniques, mais comme dans tout groupement humain, les caractères s'affrontent parfois. C'est alors qu'il faut faire preuve de sagesse et de bon sens pour préserver la suite du séjour. La tolérance et le respect des autres doivent prendre le pas quotidiennement sur tout autre sentiment pouvant attenter à la cohésion de la communauté. Ici, nous ne pouvons compter que sur nous. On est condamné à faire avec l'autre. Plein de bonne volonté au début, qu'en restera t-il dans un an, quand nous aussi nous serons sur le départ ? Personne ne repart intact d'ici nous a déjà prévenu le gérant postal. Ce séjour est avant tout une aventure humaine.

Après le petit-déjeuner où nous faisons connaissance, Alain, le radio que je remplace me fait visiter la base et m'amène au Bureau Central Radio, plus communément appelé « BCR ». C'est ici que désormais je vais travailler. Le passage des consignes commence de suite. Il doit s'effectuer rapidement car dès demain nos compagnons d'un jour monteront sur le bateau et nous serons livrés à nous-mêmes. Nous devons nous familiariser avec de nouveaux appareils, de nouvelles procédures d'exploitation et déjà envoyer les premiers messages. Nous passons successivement en revue toutes les fréquences radio, les liaisons par satellite et le fax. Nous voyons aussi le réseau de surveillance maritime et de sécurité sur le territoire, les situations météo pour l'île de la Réunion, les communications avec les chalutiers russes et les liaisons avec les différents services de la base. Et puis il reste une multitude de travaux qui font le quotidien d'une station de radiocommunications : cahiers de marche, classement des archives, mise à jour des documents, remise des messages et des télégrammes familiaux. Chaque hivernant peut envoyer et recevoir chaque semaine un télégramme de soixante dix mots maximum. Nous les distribuons en général juste avant le dîner, au restaurant. C'est souvent le meilleur moment de la journée. Joie pour tout le monde. Tristesse parfois. Pas de censure. Les nouvelles arrivent brutes. A l'expéditeur de réfléchir à sa prose.

Le *BCR*, est situé dans le même bâtiment que la gérance postale. Dans l'entrée recouverte de boiseries, un bac à fleurs occupe tout un pan de mur. Il est rempli de hautes plantes d'un vert intense qui donnent une ambiance tropicale chaleureuse et reposante. Nous serons chargés de les entretenir. Nous sommes en décembre et c'est le début de la saison d'été, appelée ici campagne d'été, car de nombreux scientifiques profitent du temps plus clément